

Travail du deuil

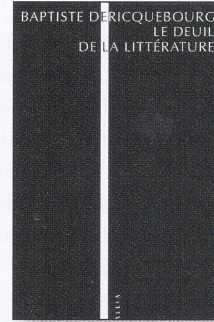
D'abord une galerie de *grotesques* : les figures de l'enseignement supérieur par qui notre provincial découvrit l'inanité bavarde des facs de lettres et philo, de bibliographies infinies en colloques spéculaires ; puis une vaste généalogie : comment cette momification des Lettres et de l'esprit parachève un mouvement de retrait engagé au XIX^e, quand, réfugiés dans leur Parnasse, les écrivains impuissants prétendirent à une « parole supérieure, purement spirituelle » ; enfin des propositions de réforme : pour « aider les jeunes générations à faire le deuil de ces vieilles chimères », l'auteur propose un vaste *revival* de la rhétorique, à savoir la production de discours efficients qui permet d'« user des mots, plutôt que d'en organiser le culte ».

Le Deuil de la littérature s'avère donc plus hybride qu'un pamphlet, et aussi plus mêlé dans ses inspirations : Baptiste Dericquebourg moque (avec talent) les « pratiques culturelles » et leur préention à la distinction, mais réutilise ailleurs sans barguigner la hiérarchie *culture/divertissement*. Il est aussi d'une précision variable, sachant décrire les symptômes du mal – universitaires réduits « à faire l'intelligent à propos des objets culturels », thèse comme « dressage paradoxal, par l'ennui et l'isolement », etc. –, mais s'embarrassant de peu de nuances sur son origine et traitement : le basculement des *Belles-Lettres* (antérieures à la révolution industrielle) en *Littérature* (dans le monde de l'égalisation marchande) est évoqué au pas de charge, de même que l'histoire de l'enseignement – comme si la rhétorique prétendument salvatrice n'avait pas, en son temps, engendré elle aussi son lot de perroquets.

Il n'empêche : contestable sur divers points, le livre sait aussi appuyer là où ça fait mal. Comme on dit dans les rapports de lecture de l'université, il est *stimulant*.

Gilles Magniont

Le Deuil de la littérature, de Baptiste Dericquebourg, Allia, 110 pages, 7 €



plus cher, s'en aller vivre en France, là où « les gens comprennent l'art ». On ne sait pas si l'on doit rire ou bien pleurer. Pleurer, sans doute, tant ce « roman » sincère et tout simple emporte l'adhésion sans forcer la note. Et s'il relève davantage du document que de la littérature (il est d'ailleurs suivi de l'interview de l'un des derniers survivants des « Libellules rouges »), il n'en reste pas moins mémorable par son humanité, dans un registre proche de *Dans un recoin de ce monde*, le très beau manga de Fumiyo Kouno (Kana, 2013).

Yann Fastier

Les Libellules rouges, de Reiko Kruk-Nishioka

Traduit du japonais par Patrick Honnoré, Globe, 210 p., 20 €